Jean-Christophe MARCEL

ISHA, Universités de Paris 4 - Sorbonne

(2000)

“Halbwachs et le suicide: de la Critique de Durkheim à la fondation d'une psychologie collective”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de l'article de :

Jean-Christophe MARCEL

"Halbwachs et le suicide: de la Critique de Durkheim à la fondation d'une psychologie collective".

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Massimo Berlandi et Mohamed Cherkaoui, **Le Suicide un siècle après Durkheim**, pp. 147-184. Paris: Les Presses universitaires de France, 2000, 1^{re} édition, 260 pp. Collection: Sociologies.

[Autorisation formelle de l'auteur accordée le 25 juillet 2006 de diffuser cet article dans Les Classiques des sciences sociales.]

Courriel : Jean-Christophe.Marcel@paris4.sorbonne.fr

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 9 août 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec.

Jean-Christophe MARCEL

ISHA, Universités de Paris 4 - Sorbonne

“Halbwachs et le suicide: de la Critique de Durkheim
à la fondation d'une psychologie collective”

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Massimo Berlandi et Mohamed Cherkaoui, **Le Suicide un siècle après Durkheim**, pp. 147-184. Paris: Les Presses universitaires de France, 2000, 1re édition, 260 pp. Collection: Sociologies.

Table des matières

Introduction

1. Du réexamen statistique au concept de genre de vie : la théorie de l'intégration revisitée

De nouvelles variations significatives

Raisonner à un niveau global

Suicide et famille : un lien tout relatif

Suicide et religion : une théorie de l'intégration mal comprise

Genre de vie et égoïsme

2. Le genre de vie : un prélude à une théorie de l'instinct social

Genre de vie urbain et genre de vie rural

Genre de vie et suicide

Le genre de vie comme mode de régulation des sociétés modernes

Le suicide et la guerre

Suicide et aise économique

Une théorie de l'instinct social

3. Les premiers jalons d'une psychologie collective

La dimension sociale du suicide psychopathique

Une nouvelle théorie du suicide

Une nouvelle définition du suicide

4. Conclusion

Références

Jean-Christophe MARCEL
ISHA, Universités de Paris 4 - Sorbonne

“Halbwachs et le suicide: de la Critique de Durkheim
à la fondation d'une psychologie collective”

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Massimo Berlandi et Mohamed Cherkaoui, **Le Suicide un siècle après Durkheim**, pp. 147-184. Paris: Les Presses universitaires de France, 2000, 1^{re} édition, 260 pp. Collection: Sociologies.

INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

Une ambiguïté persiste quant au statut à accorder au travail de Maurice Halbwachs sur *Les causes du suicide*. Ouvrage aujourd'hui quasiment oublié ¹, il n'est pas plus évoqué dans les exégèses du *Suicide* de Durkheim que dans celles de l'œuvre d'Halbwachs lui-même. Cette absence de postérité tient selon nous au caractère atypique du livre, dont il paraît difficile de dire dans quelle mesure il s'inscrit dans la lignée du travail du chef de file de l'École française de sociologie.

De fait, dès sa sortie il est l'objet de jugements contradictoires. En 1930 un « Avant-Propos » de M. Mauss stipule que, si M. Halbwachs « a analysé de nouveau les faits anciens considérés par Durkheim, mais de façon plus approfondie », s'il a « introduit en même temps les théories récentes et les faits nouveaux dans le champ de son expérimentation » (Mauss, 1930, VIII), il reste que « les deux volumes sont deux moments d'une même recherche, conduite dans le même esprit » (ibid). Un an après, M. Bloch, pourtant prompt à s'insurger contre l'intransigeance des durkheimiens, exprime un avis divergent. L'oeuvre lui paraît « un témoignage de cette liberté d'esprit qui [...] s'allie par-

¹ Songeons par exemple qu'il n'a pas été réédité.

faitement avec une volontaire fidélité à certaines grandes directives de pensée » (Bloch, 1931, 590). À ses yeux Halbwachs élargit la perspective de Durkheim qui reste trop prisonnier des jugements moraux. Il y voit même le symptôme d'une « réaction » qui « se dessine parmi les sociologues » et qui augure l'arrivée d'une nouvelle ère pour les sciences sociales :

« La voie que nous ouvre M. Halbwachs est la bonne. Comme tous les livres qui marquent une date, son ouvrage vaut à la fois par ce qu'il apporte et ce qu'il promet » (ibid., 592).

Un quart de siècle plus tard enfin, Friedmann se fait l'écho de Bloch en rappelant que l'ouvrage apporte des nuances à la théorie durkheimienne, notamment grâce aux genres de vie vers lesquels il faut « se tourner pour discerner, dans leurs profondeurs, les causes sociales du suicide et de ses variations à travers le temps et l'espace » (Friedmann, 1955, 18). Travail critique ou oeuvre « dogmatique » ? S'il s'agit bien d'une étude critique : dans quelle mesure ? Il paraît difficile de trancher d'emblée la question.

Il nous semble que cette difficulté tient à l'appréhension du concept, central dans le livre, de genre de vie, que Mauss passe royalement sous silence, et dans lequel Bloch (1931, 590) voit, sans plus d'explications ², l'un « des apports les plus heureux et les plus durables du livre de M. Halbwachs ». Or, à notre connaissance, Halbwachs n'utilise nulle part ailleurs que dans cette étude ce concept à l'appui de sa démonstration, lequel, par conséquent, sera abandonné dans les ouvrages ultérieurs ³. Pourquoi ?

Nous voudrions poser l'hypothèse que dans *Les causes du suicide* Halbwachs esquisse une rupture radicale avec la pensée de Durkheim. Au cœur de cette tentative, le concept de genre de vie paraît être le premier jalon qui lui permet d'articuler : une étude statistique poussée qui met en évidence l'influence du genre de vie et débouche sur un réexamen de la théorie de l'intégration ; une théorie de « l'instinct so-

² Si ce n'est que selon lui il est « emprunté à la géographie » (ibid., 591).

³ Même si on en retrouve des traces, comme nous essayerons de le montrer dans le développement.

cial » qui aboutit à contester l'idée d'une société moderne productrice d'anomie ; et enfin une psychologie collective à l'état embryonnaire, qui gomme le hiatus que Durkheim avait instauré entre conscience collective et conscience individuelle ⁴, et entend se substituer à ce programme de recherche originel. S'il est souvent difficile d'y percevoir tous les enjeux que la sociologie critique d'Halbwachs oppose à Durkheim, c'est que *Z--s causes du suicide* est comme une étape intermédiaire dans l'évolution de la pensée de son auteur ⁵. Avec cette étude nous semble-t-il, Halbwachs jette un pont entre les préoccupations du « statisticien » qu'il reste, mû par la volonté de faire œuvre positive, et celles du digne élève de Bergson, qu'il n'a jamais cessé d'être, qui consacre les dernières années de sa vie à travailler sur la mémoire collective.

1. DU RÉEXAMEN STATISTIQUE AU CONCEPT DE GENRE DE VIE : LA THÉORIE DE L'INTÉGRATION REVISITÉE

[Retour à la table des matières](#)

Il est vrai qu'en apparence du moins, le développement d'Halbwachs se présente souvent comme la simple volonté de réexaminer le travail statistique préalablement élaboré par Durkheim. Dès les premières lignes de son introduction, Halbwachs entend faire oeuvre positive à la suite de Durkheim, dont il commente ainsi le travail :

⁴ Sur ce point, nous nous sentons en plein accord avec Ph. Besnard pour affirmer que « l'idée que c'est une tradition de recherche qui se perpétue » ne peut « résister à un examen du livre » d'Halbwachs (Besnard, 1987, 153).

⁵ Maturation qui le conduit, à partir des années vingt, à s'éloigner toujours plus du paradigme durkheimien originel (sur ce point voir Marcel, 1997, chap. 4). Nous serions dès lors tenté d'interpréter « l'occultation » de Mauss, qui sûrement n'ignorait pas ces critiques, comme une façon de sauvegarder, en façade du moins, l'unité d'une sociologie durkheimienne en laquelle il ne croyait plus guère, mais qu'il se sentait tout de même obligé de préserver en tant que neveu « héritier » de Durkheim (cf. pour une démonstration plus complète, *ibid.*, chap. 1).

« Est-ce la dialectique, sont-ce les statistiques qui emportaient la conviction ? L'un et l'autre sans qu'on sût bien toujours distinguer ce qui était l'un et ce qui était l'autre. Quelquefois la dialectique plus que les faits, non par la faute de Durkheim d'ailleurs. Mais cela présentait plus d'un inconvénient. On ne s'apercevait pas que l'édifice reposait sur des fondements qui n'étaient point toujours aussi solides. Comment en eût-il été autrement ? Il n'y a d'œuvre scientifique que de nouvelles expériences n'obligent à réviser et compléter » (Halbwachs, 1930, 3).

De nouvelles variations significatives

[Retour à la table des matières](#)

Or, si c'est la « dialectique » qui l'a parfois emporté dans les développements de Durkheim, c'est d'abord parce que ce dernier n'a pas disposé d'outils statistiques modernes. C'est pourquoi Halbwachs entend fixer son attention sur des aspects négligés par Durkheim. Il ne s'agit plus de relever la hausse ou la baisse du nombre ou de la proportion des suicides, « comme on suit les variations de la température chez un sujet fiévreux » (ibid., 5) ⁶. Il s'agit de comparer l'évolution des taux de suicide dans les régions et les pays, et entre les pays. Car il « ne suffit pas de peindre les coutumes, les croyances, les manières d'être et d'agir, telles qu'on peut les observer dans une région » (ibid., 5-6), encore faut-il s'assurer que ces caractères sociaux sont réels, c'est-à-dire sont le fruit d'une évolution durable. S'il apparaît effectivement « que la répartition des suicides est, ou tend à devenir plus homogène dans un pays ou, à l'intérieur d'un pays [...] que dans un autre, on a le droit de supposer que, dans tel ou tel cadre [...] un certain conformisme des mœurs est en train de se réaliser » (ibid., 6). En somme, la critique d'Halbwachs se présente dans un premier temps comme un réexamen des problèmes abordés par Durkheim (et Morsel-

⁶ Halbwachs s'insurge contre l'idée que le taux de suicide est un indice de plus ou moins bonne santé d'un groupe social. Nous verrons plus loin plus en détail pourquoi. D'ores et déjà la critique outrepassa sans le dire explicitement le simple cadre « technique ».

li) ⁷, à l'aide d'un outil statistique plus performant qui, utilisant notamment des coefficients de dispersion à l'appui de sa démonstration, met en évidence de nouvelles variations significatives.

De fait, dès le chapitre IV ⁸, la comparaison entre la progression des taux de plusieurs pays révèle des concomitances troublantes : c'est ainsi que pour la période 1836-1925, dans des pays d'Europe où on se suicide beaucoup (tels que la France, la Prusse, le Danemark, la Saxe), le taux de suicide progresse moins vite que celui des pays à taux moyen (tels que l'Autriche, la Suède, la Bavière). Il y aurait donc une convergence des taux de suicide européens vers une sorte de limite maximum que chacun tendrait à atteindre de manière asymptotique.

Pour expliquer cette convergence des taux de suicide en Europe, Halbwachs met au jour, dans plusieurs pays, une corrélation entre le suicide et l'accroissement de la population. Par exemple, l'observation des taux de suicide dans diverses régions de France montre qu'on se suicide plus dans les contrées qui suivent le cours des fleuves, et assez peu dans les régions montagneuses et isolées. Fort de l'enseignement de la morphologie sociale telle que la concevait Durkheim, Halbwachs en déduit que le lien entre le suicide et le relief révèle bien sûr une concomitance entre le suicide et la densité de population. Mais là où Halbwachs innove, c'est en découvrant un lien entre l'accroissement du taux de suicide et l'accroissement de la population : *la répartition des suicides dans onze pays d'Europe confirme cette loi selon laquelle le taux de suicide hausse beaucoup moins vite dans les régions à fort taux de suicide qui se peuplent, que dans les régions à bas taux de suicide qui se peuplent moins, voire se dépeuplent.*

En particulier, la hausse des suicides ralentit dans les vallées et le long des côtes de France en voie de peuplement et s'accélère dans les régions qui se dépeuplent. Il en résulte une relative uniformisation des

⁷ Tout au long du livre, Halbwachs entretient un dialogue permanent tout autant avec Durkheim, qu'avec Morselli et le P. Krose, ce qui en soit est déjà un signe.

⁸ On peut dire qu'en gros la partie de la démonstration qui prend l'aspect de cette réévaluation des résultats statistiques s'étale du chapitre IV au chapitre VI.

taux de suicide à l'intérieur même du pays, similaire à celle qu'on constate au niveau de l'Europe tout entière. Le phénomène est encore plus visible en Italie, où le coefficient de dispersion des taux de suicide entre le nord et le sud ne cesse de baisser sur la période 1864-1914. Enfui, ce coefficient reste très faible en Angleterre. On peut donc dire que les Anglais manifestent un plus grand conformisme des mœurs et des croyances que leurs voisins européens. Or dans les montagnes d'Angleterre il existe de nombreux bassins houillers, très industrialisés, si bien que dans ce pays la montagne est la cause et l'indice de la concentration des hommes. Bref, alors que les Italiens (et dans une moindre mesure les Français et les Allemands) connaissent encore un essor industriel intense, l'attitude des Anglais devant la mort suggère qu'outre-Manche ce processus est plus abouti. Halbwachs en déduit donc que chaque pays a un taux de suicide qui lui est propre et qui dépend en partie de l'importance de la population urbaine, et que si depuis plus de soixante ans les taux de suicide des pays européens n'ont pas cessé de se rapprocher c'est que tous entrent, à des degrés divers, dans l'ère de la civilisation urbaine.

Raisonner à un niveau global

[Retour à la table des matières](#)

L'impact de la vie urbaine sur les mentalités, tel est bien le phénomène premier, révélé par les statistiques, qui influence l'attitude des groupes devant la mort. Il en résulte que s'il existe une corrélation qui doit retenir avant tout l'attention du sociologue, c'est celle que l'on constate entre le suicide, la ville et la campagne. Le chapitre VII, consacré à l'examen plus approfondi de cette variable, constitue une étape charnière dans le raisonnement d'Halbwachs, car il est le prélude à une critique de Durkheim qui se fait plus incisive et outrepassé irrémédiablement le simple cadre de l'utilisation des chiffres.

Si l'on compare les taux de suicide dans les villes et à la campagne à diverses époques, on constate qu'en France, par exemple, l'écart entre ces taux, très élevé sur la période 1866-1869 tombe énormément

en 1919-1920. On retrouve la convergence des taux mise en évidence plus haut. Mais, si l'on examine plus en détail comment elle s'effectue,

« on a l'impression que, lorsqu'une ville commence à s'accroître, elle se différencie d'abord nettement, quant à la proportion de morts volontaires, de la région qui l'entoure. C'est seulement lorsqu'elle est devenue très grande, et que le taux de suicide y a été poussé très haut, que l'augmentation des suicides tend à se ralentir dans la ville, tandis que (sans doute sous l'influence de l'agglomération urbaine), les suicides augmentent plus vite dans la région où elle se trouve » (Halbwachs, *ibid.*, 182).

Or si on constate un tel processus d'uniformisation, c'est que le milieu social tend à devenir le même. Et dans ce cas ce sont bien des causes sociales qui expliquent cette évolution. Nul doute alors que grâce aux chemins de fer, postes, banques, etc., les villes petites et moyennes ont été assimilées par les grandes villes.

« L'assimilation d'une petite unité sociale à une ou plusieurs unités sociales plus grandes a pour résultat d'attirer une ville restreinte, une petite localité à demi campagnarde, dans un courant de vie urbaine où elle est prise et entraînée. Elle ne choisit pas ce qu'elle reproduit, car tout se tient dans l'ensemble d'institutions, de coutumes et de croyances qui l'enveloppe [...]. *C'est la petite unité sociale qui est obligée de se donner tout entière, non pas à une unité de même nature, et différente d'elle seulement en degré, mais à un ensemble dont l'un et l'autre ne sont que des parties. C'est un genre de vie qui se substitue à un autre, sur toute l'étendue d'une vaste région, genre de vie uniforme, ou qui tend vers l'uniformité* » (*ibid.*, 195) ⁹.

L'évolution du suicide s'explique donc par la diffusion du genre de vie urbain, ensemble indissociable de coutumes et de croyances, lequel apparaît quand sont réunies certaines conditions de grandeur et de densité sociales. Notons au passage qu'à ce stade du livre Halbwachs ne dit rien de plus sur le genre de vie urbain, même si l'expression est déjà apparue un certain nombre de fois sous sa plume.

Alors, pourquoi Durkheim n'a-t-il pas abordé ce problème de l'influence de la ville ? Parce qu'il ne lui était pas facile de l'étudier, avance Halbwachs comme première hypothèse (*ibid.*, 6). Parce qu'il était trop occupé à critiquer la théorie de Tarde sur le rôle de l'imita-

⁹ C'est nous qui soulignons.

tion, et de ce fait peu enclin à accepter l'idée d'assimilation, annonce-t-il plus loin (*ibid.*, 192). Quoi qu'il en soit, en faisant reposer son travail sur une base statistique insuffisante, Durkheim a commis une erreur d'importance. Il n'a eu qu'une vue partielle du suicide, qui l'a amené à isoler artificiellement certains facteurs en les déconnectant de leur milieu ambiant. Or, « l'on ne réussit à éliminer aucun de ces aspects de la réalité collective, que si, au lieu d'isoler un facteur, on s'attache à une forme de vie, qu'on embrasse dans sa complexité » (*ibid.*, 495). De ce point de vue « les sentiments familiaux et les pratiques religieuses [...] sont solidaires d'un ensemble de coutumes et de tout un type d'organisation sociale d'où elles tirent en partie leur force, et dont il est impossible de les séparer » (*ibid.*, 6). C'est la notion de genre de vie qui permet de replacer « la famille et le groupe confessionnel dans des milieux sociaux plus compréhensifs dont elles ne sont qu'un des aspects » (*ibid.*). En conséquence les explications données par Durkheim pour expliquer le lien entre le suicide et la famille d'une part, le suicide et la religion d'autre part, ne sont pas valables et doivent être révisées.

Suicide et famille : un lien tout relatif

[Retour à la table des matières](#)

La statistique révèle donc que le suicide se rattache à des ordres de faits sociaux qu'on rencontre dans des zones de civilisation, mais qui à la vérité sont tellement imbriqués qu'il est très difficile de les connaître sans laisser échapper aucune des circonstances qui peuvent expliquer qu'on veuille mettre fin à ses jours.

« Certes, parmi ces causes, la famille et la religion tiennent leur place, mais en même temps que d'autres organisations et d'autres coutumes dont on ne peut pas les détacher, et qui contribuent d'ailleurs à les fortifier, à les affaiblir, à les modifier. Lorsqu'une communauté campagnarde ou provinciale est ébranlée et tend à se dissoudre, en même temps que les sentiments domestiques et les croyances ou pratiques religieuses, toutes les habitudes collectives de vie et de pensée se transforment. Une vie commune circule dans ce réseau étroitement lié de coutumes et de mœurs. *On ne voit*

pas suivant quelles lignes on pourrait le décomposer. Et il faut donc l'envisager comme un ensemble » (ibid., 493). ¹⁰

Durkheim avait montré que pour une classe d'âge donnée, le suicide varie selon l'état civil des époux. Par ordre « d'immunité » au suicide décroissante, il aboutissait au résultat suivant : les gens mariés avec enfants se tuent moins que les mariés sans enfants, lesquels se tuent moins que les veufs, les divorcés et enfin les célibataires. Selon lui la relative protection dont jouissent les époux vient surtout de l'action de la société familiale. La preuve en est, par exemple, qu'à partir d'un certain âge les femmes mariées sans enfants se tuent plus que les célibataires du même sexe et du même âge. Ou encore, il fait valoir que « dans une même société, la tendance au suicide à l'état de veuvage, est, pour chaque sexe, fonction de la tendance au suicide qu'a le même sexe à l'état de mariage » [p. 203]. Là où le mariage et la société domestique sont en bon état, on est mieux armé pour faire face au veuvage ; inversement, « quand la constitution matrimoniale et familiale laisse davantage à désirer », on est « moins bien trempé pour y résister » [p. 206].

« Il reste que le facteur essentiel de l'immunité des gens mariés est la famille, c'est-à-dire le groupe complet formé par les parents et les enfants. Sans doute, comme les époux en sont membres, ils contribuent eux aussi, pour leur part, à produire ce résultat, seulement ce n'est pas comme mari ou comme femme, mais comme père *ou* comme mère, comme fonctionnaires de l'association familiale » [p. 208].

La famille a donc par elle-même une vertu d'intégration. Elle fournit à ses membres des buts, des devoirs, des raisons d'être qui ramènent leurs désirs à une mesure compatible avec ce que peut leur offrir la vie en société. Dès lors ils participent à l'énergie collective, et ressentent moins leurs contrariétés privées.

Halbwachs ne contredit pas les résultats établis par Durkheim, pas plus qu'il ne conteste la théorie de l'intégration qui permet de relier suicide et famille. Toutefois, il constate qu'en France, dans le département de la Seine, le mariage protège de moins en moins les époux du suicide, à mesure que le temps passe, alors qu'en général c'est à

¹⁰ C'est nous qui soulignons.

partir de 20-24 ans, et jusqu'à la fin de la vie, que le mariage protège du suicide. Dès 40 ans, l'homme marié qui habite Paris et ses environs n'est pas plus capable que le célibataire de résister à la tentation de se suicider. Pour les femmes cette immunité baisse à partir de 30 ans. Le problème qui se pose est alors de savoir pourquoi les Françaises citadines trouvent une plus grande protection dans le mariage, seulement entre 20 et 30 ans.

Halbwachs pose l'hypothèse que c'est parce qu'à cet âge, ayant souvent des enfants à charge, mais en petit nombre, ces derniers tiennent une grande place dans leurs préoccupations, et laissent un vide conséquent quand ils partent. Pour mesurer concrètement l'influence du nombre d'enfants sur le suicide, il vérifie à l'aide des statistiques hongroises que la femme est d'autant plus protégée quand elle a des enfants. Par contre il infirme le résultat établi par Durkheim selon lequel la mère avec des enfants est moins protégée que le père : en Hongrie la femme est deux fois plus protégée que l'homme lorsqu'au lieu de n'avoir qu'un enfant elle en a plusieurs. Dès lors,

« si l'on admet que, dans les ménages peu féconds, les enfants naissent dans les premières années du mariage et que, dans les autres, les maternités s'échelonnent sur une période plus étendue et plus prolongée, il en résulte que les enfants protègent plus longtemps la femme contre le suicide dans les pays à forte natalité que dans les autres, et l'on comprend que cette influence soit la plus faible et dure le moins longtemps en France » (Halbwachs, 1930, 236).

Dans les pays d'Europe de l'Ouest à faible natalité, la famille a une durée de vie plus éphémère, à peine constituée, elle se disperse ; dès que les enfants sont élevés, ils poursuivent leurs études ailleurs. Adultes, ils s'établissent loin de leurs parents. Quand il y a moins d'enfants dans un foyer, la probabilité que les parents se retrouvent seuls plus jeunes est plus grande. Leur immunité au suicide s'en trouve d'autant diminuée. Il en résulte que les vertus intégratrices de la famille sont moins fortes dans un milieu urbain, et dépendent donc du milieu social dans lequel elle est plongée.

« Dès qu'on envisage non plus la composition de la famille, mais son esprit, ses habitudes, dès qu'on parle des sentiments familiaux, on ne peut

plus détacher le groupe domestique d'un milieu social bien plus vaste où il est compris, et dans l'évolution duquel il est entraîné [...]. Si l'on veut aller plus loin, si l'on veut atteindre dans toute sa richesse la vie affective et morale du groupe domestique, ses fonctions, ses habitudes, et suivre son évolution, on est bien obligé de la replacer dans la société urbaine ou rurale qui l'enveloppe. Mais dans cet ensemble de coutumes, il n'est plus possible de distinguer ce qui est spécifiquement familial, et le reste » (ibid., 238-239).

La théorie de Durkheim est peut-être exacte, reconnaît Halbwachs, mais elle n'est plus qu'une spéculation car elle ne repose pas sur une base statistique exacte. Notons qu'au passage il ne dit pas un mot sur le suicide égoïste que cette réflexion est censée illustrer, et encore moins sur l'anomie conjugale.

Suicide et religion : une théorie de l'intégration mal comprise

[Retour à la table des matières](#)

C'est le même type de critique qui s'applique au lien que le directeur de *L'Année sociologique* croyait pouvoir mettre en évidence entre le suicide et la religion. Mais dans ce cas, « l'insuffisance de bases statistiques » amène Durkheim à commettre des erreurs beaucoup plus grossières aux yeux d'Halbwachs. Dans *Le suicide*, comme on sait, la moindre immunité au suicide des protestants s'explique par l'esprit de libre examen qui caractérise cette Église :

« Le protestant est davantage l'auteur de sa croyance. La Bible est mise entre ses mains et nulle interprétation ne lui en est imposée. La structure même du culte réformé rend sensible cet état d'individualisme religieux. Nulle part, sauf en Angleterre, le clergé protestant n'est hiérarchisé ; le prêtre ne relève que de lui-même et de sa conscience, comme le fidèle. C'est un guide plus instruit que le commun des croyants, mais sans autorité spéciale pour fixer le dogme » [p. 157].

Cette liberté de penser, dont les protestants éprouvent le besoin, résulte bien sûr de l'ébranlement des croyances traditionnelles, qu'elle contribue en retour à entretenir. Si bien que le lien qui unit les fidèles

protestants est moins fort, par ce que les consciences individuelles affirment de manière constante leur autonomie.

A contratio, plus les manières d'agir et de penser marquées d'un caractère religieux sont fortes, c'est-à-dire soustraites au libre examen, plus « l'idée de Dieu est présente à tous les détails de l'existence et fait converger vers un seul et même but les volontés individuelles » [p. 159]. Dans ce cas, le lien qui unit les fidèles est plus solide parce que la communauté a une conscience de son unité très vive. Les divergences individuelles n'y sont guère possibles, du fait de la surveillance que tous exercent sur chacun. Tel est le cas de l'Église catholique, où le fidèle « reçoit sa foi toute faite, sans examen », où « tout un système hiérarchique d'autorité est organisé, et avec un art merveilleux, pour rendre la tradition invariable » [p. 157]. Tel est le cas surtout de l'Église juive, qui, confrontée à la nécessité de lutter contre l'hostilité générale du reste de la société, a développé autour de ses dogmes des sentiments de solidarité très puissants. Ainsi s'explique, d'après Durkheim, la plus grande propension à se tuer des protestants par rapport aux catholiques, et surtout aux juifs. Durkheim achève son chapitre II sur cette idée que si la religion

« protège l'homme contre le désir de se détruire, ce n'est pas parce qu'elle lui prêche, avec des arguments *sui generis* ¹¹, le respect de sa personne ; c'est parce qu'elle est une société. Ce qui constitue cette société, c'est l'existence d'un certain nombre de croyances et de pratiques communes à tous les fidèles, traditionnelles et, par suite, obligatoires. Plus ces états collectifs sont nombreux et forts, et plus aussi elle a de vertu préservatrice. *Le détail des dogmes et des rites est secondaire* ¹². L'essentiel, c'est qu'ils soient de nature à alimenter une vie collective d'une suffisante intensité » [p. 173].

Ici, la critique d'Halbwachs se déploie dans deux sens. Durkheim et le P. Krose sont renvoyés dos à dos au profit d'une explication qui englobe leurs argumentations jugées trop partielles. Contre Durkheim, Halbwachs fait valoir que si c'est un fait avéré que les protestants se suicident plus que les catholiques, un réexamen statistique montre que par exemple dans les provinces allemandes entre les périodes 1849-

¹¹ C'est Durkheim qui souligne.

¹² C'est nous qui soulignons cette fois-ci : cet argument a son importance.

1855 et 1901-1907, on constate plus de différences quant au suicide entre certains groupes de catholiques et entre certains groupes de protestants, que de différences entre protestants et catholiques considérés globalement, dont le comportement face au suicide tend à s'uniformiser à l'échelle du pays. Tout se passe « comme s'il se créait plus de variétés distinctes parce que certains groupes catholiques subissent l'influence des protestants, et inversement » (Halbwachs, 1930, 247).

Plus précisément on s'aperçoit que dans les provinces où les catholiques sont mêlés à des croyants de religions différentes, par exemple là où la proportion de mariages mixtes aux mariages catholiques est la plus forte, le taux de suicide des catholiques est plus élevé. En conséquence le mariage mixte est un bon indice du degré d'intégration ou de désintégration des groupes catholiques. On mesure là une fois de plus l'influence d'un genre de vie qui impulse un processus d'assimilation, lequel outrepassé largement les liens de solidarité du groupe religieux en tant que tel, et détermine sa capacité à intégrer ses membres. C'est particulièrement frappant dans le cas des juifs, qui ont perdu leur immunité au suicide, en même temps qu'il y a eu une multiplication extrêmement rapide des mariages mixtes entre israélites et chrétiens. Rien ne prouve que cette évolution est liée surtout à un affaiblissement des croyances religieuses. On peut tout autant conjecturer que l'attitude devant la mort des juifs a changé parce que l'esprit de solidarité familiale s'est altéré, tant leurs façons de penser et leurs manières traditionnelles s'expliquent par l'idée d'une origine commune qui s'applique à tous les domaines de la vie sociale. Pour étudier l'influence du groupe religieux sur le suicide, il faut écarter les juifs, conclut Halbwachs. Du même coup, un des points forts de la démonstration de Durkheim s'effondre. Ce dernier s'est limité à une observation du suicide de confession à confession, alors qu'une mesure du suicide à l'intérieur des confessions apporte une information primordiale. Mais comment interpréter plus complètement les faits ? Quelle est, concrètement, la relation entre genre de vie et croyances religieuses ?

Pour résoudre cette question, Halbwachs s'attelle au commentaire de la théorie du P. Krose, pour qui les catholiques se suicident moins parce qu'ils obéissent au commandement religieux qui interdit l'homicide de soi-même par peur de l'au-delà. Si Durkheim a raison d'écarter l'analyse de ce genre de motif parce qu'il revêt la forme d'un sentiment

individuel qui échappe à toute observation, il reste que la crainte de l'Enfer fournit des informations précieuses pour l'explication.

Krose a raison d'insister sur la façon d'envisager la vie après la mort, car « la croyance en un monde invisible qui continue le monde terrestre est à la fois la condition et l'expression de la confiance sans borne que la société religieuse a en elle-même » (ibid., 261). Il est normal que l'Église condamne le suicide, car c'est un acte qui atteint la foi que la communauté a en elle-même. Mais ce principe de cohésion que la société religieuse manifeste trouve son principe à la fois en elle et en dehors d'elle. Si chez les catholiques l'horreur du suicide est si forte, c'est parce que les croyances qui se rattachent à ce dogme sont plus conservatrices et plus traditionnelles : ce sont des croyances païennes et profanes qui ont perduré alors que l'Église commençait à s'implanter dans les campagnes. Les motifs religieux et les motifs fondés sur la simple coutume se mêlent. S'il en est ainsi du lien entre suicide et religion, c'est que les milieux catholiques se confondent souvent avec les milieux paysans, et inversement c'est dans les villes que le protestantisme a commencé à s'implanter. Halbwachs, avec Krose, en appelle à une sociologie plus compréhensive pour réaffirmer la prédominance du genre de vie ¹³. On en déduit logiquement que ce n'est pas seulement la foi qui explique la force des courants collectifs qui se rattachent aux dogmes. Il est alors entièrement démontré que l'influence d'un milieu urbain ou rural apparaît prépondérante.

En conséquence, lorsque Durkheim voit dans le caractère religieux de l'association des catholiques la cause de leur plus grande intégration, il opère un tour de force car,

« il est bien difficile de distinguer les habitudes religieuses et les autres coutumes, parce qu'elles forment le plus souvent un tout indécomposable. Pourquoi le paysan est-il attaché à son église ? Est-ce parce que c'est le lieu du culte, ou parce qu'elle représente à ses yeux son village ? Pourquoi honore-t-il ses morts et entretient-il leurs tombes ? Est-ce parce qu'il songe à la communauté des vivants et des morts, à la vie future, ou parce qu'il garde le souvenir de ceux qui l'ont précédé, dans sa maison, sur sa terre, et

¹³ Il cite d'ailleurs le travail de Max Weber sur l'éthique protestante pour appuyer son argumentation.

par attachement traditionnel à ce qui représente le passé ? Pourquoi le suicide lui fait-il horreur ? Est-ce parce que c'est un péché irrémissible, ou parce que celui qui se tue se singularise, et meurt suivant des formes qui ne sont pas admises par la communauté paysanne ? » (ibid, 289).

Le principe de cohésion de tous ces groupes humains se trouve dans « une structure sociale faite de coutumes et d'institutions, les unes traditionnelles, les autres plus récentes » [p. 291]. Nous retrouvons donc cette règle d'or malheureusement ignorée par Durkheim selon laquelle

« il est impossible d'étudier séparément l'influence de la religion et l'action d'autres facteurs. Que les diverses confessions religieuses produisent, comme telles, plus ou moins de suicides, c'est une des conclusions de l'étude entreprise par Durkheim qui impressionnent le plus, mais c'est peut-être aussi la plus discutable » (ibid., 492).

Genre de vie et égoïsme

[Retour à la table des matières](#)

Une fois la théorie sociologique du suicide réévaluée par une étude statistique plus approfondie et les principales conclusions de Durkheim invalidées, comment expliquer les causes du suicide ? Les variations du taux de suicide, on l'aura compris, sont le fait de l'irruption dans les sociétés d'un nouveau type de civilisation, caractérisé par un genre de vie urbain qui vient modifier un ensemble de coutumes dont les sentiments familiaux et les croyances religieuses ne sont que des éléments constitutants.

« Lorsqu'une communauté campagnarde ou provinciale est ébranlée et tend à se dissoudre, en même temps que les sentiments domestiques et les croyances ou pratiques religieuses, toutes les habitudes collectives de vie et de pensée se transforment. Une vie commune circule dans ce réseau étroitement lié de coutumes et de mœurs. On ne voit pas suivant quelles lignes on pourrait le décomposer. Il faut donc l'envisager comme un ensemble » (ibid., 493).

La capacité d'un groupe à intégrer ses membres provient donc de ce lacis de mœurs et de coutumes qui en se modifiant affaiblissent ou

fortifient plus ou moins le lien social. De manière générale, on peut admettre que la vie urbaine diminue la capacité des groupes sociaux à intégrer ses membres, et donc expose au suicide. L'explication sociologique du suicide se réduit, faute de pouvoir affiner la démonstration, à cette corrélation entre milieu urbain (ou rural) et suicide.

Mais alors, comment comprendre, chez Halbwachs, le lien entre genre de vie et suicide ? S'il retient cette idée que le suicide varie en fonction inverse du degré d'intégration, il n'est guère plus prolix, dans les premiers chapitres de l'ouvrage, sur la théorie qu'il convient d'adopter. Peut-on dire que la vie urbaine favorise un individualisme, pour reprendre une expression de Durkheim, qui alimente les courants suicidogènes ? Mais alors pourquoi ne pas préciser qu'en ville les individus sont plongés dans un état d'égoïsme qui les pousse à se donner leurs propres fins à eux-mêmes, et les détache de la vie ? Pourquoi ne pas rappeler que la société urbaine semble de moins en moins capable de donner à ses membres la foi en des buts qui les motivent ? Pourquoi, enfin, ne pas discuter ici le problème de l'anomie conjugale ?

Chez Halbwachs, une « même combinaison de rejet et d'occultation se retrouve quand il s'agit du cadre théorique proposé par Durkheim », écrit Philippe Besnard (1987, 154). Il est vrai que l'explication du suicide par le concept de genre de vie (maintes fois mobilisé dans ces démonstrations sans qu'en soit donné une définition explicite) apparaît de ce point de vue comme un singulier appauvrissement de la théorie du suicide. Pourtant le genre de vie est au centre d'une démonstration originale.

2. LE GENRE DE VIE : UN PRÉLUDE À UNE THÉORIE DE L'INSTINCT SOCIAL

Genre de vie urbain et genre de vie rural

[Retour à la table des matières](#)

La construction du raisonnement n'est sans doute pas étrangère à la persistance d'un certain nombre de malentendus, car il faut attendre la conclusion du livre pour qu'Halbwachs se décide à livrer une définition de son « concept miracle ». On peut définir un genre de vie comme

« un ensemble de coutumes, de croyances et de manières d'être, qui résultent des occupations habituelles des hommes et de leur mode d'établissement ». En conséquence « deux genres de vie ou deux types de civilisation, quelque différence qu'il y ait entre eux, se ressemblent en ce qu'ils comportent un nombre plus ou moins grands d'occasions pour les hommes d'entrer en rapport les uns avec les autres, rapports amicaux, rapports indifférents ou rapports d'hostilité » (Halbwachs, 1930, 502).

Dès lors, comment qualifier le genre de vie de la civilisation urbaine ? En fait, il s'oppose au genre de vie rural, comme la vie moderne s'oppose à la vie d'antan. A la campagne, la vie collective est à la fois très forte et très simple, très simplifiée. Les occupations et les événements sont plus restreints, car dans ce monde, vie professionnelle et vie familiale sont peu dissociées. Les oppositions creusent des abîmes plus forts, si bien qu'il existe plus de spontanéité, d'élan primitif et de sauvagerie. Mais en revanche les occasions de heurts sont moins nombreuses :

« On vivait sur place, adaptés les uns aux autres, se connaissant trop pour être exposés fréquemment à ces heurts qui se produisent lorsqu'on passe d'un lieu, d'une situation, d'une profession, d'un monde à un autre [...]. Les ambitions étaient moins éveillées, les humiliations plus rares » (ibid., 505). Dans ce monde, vie familiale et vie professionnelle sont peu dissociées.

C'est qu'entre « les divers ateliers et boutiques, la société s'interposait, elle empêchait les contacts trop directs entre les uns et les autres, elle faisait obstacle à l'esprit de rivalité et de concurrence » (ibid., 504) ¹⁴.

Dans la société urbaine, « non seulement les lieux où se déroule l'activité professionnelle sont distincts et d'ordinaire éloignés dans l'espace des maisons qui constituent le cadre matériel de la vie domestique, mais encore les périodes consacrées à ces deux modes d'existence se trouvent nettement séparées et n'empiètent pas l'une sur l'autre » (ibid., 505-506). Mais dans les deux sphères de la vie, un courant plus rapide passe entre les hommes, une plus grande diversité de situations plus ou moins durables se concentrent dans un même temps : par exemple l'activité professionnelle est constituée d'opérations de même nature qui « se règlent plus exactement l'une sur l'autre » et « forment une chaîne qui se déroule plus vite que si elles devaient s'adapter à des activités qui n'auraient ni le même caractère, ni la même fin » (ibid., 506). En ville la vie sociale se déroule à un rythme plus intense, en même temps que le morcellement dans l'espace provoque en elle un morcellement équivalent. Bref,

« Il y a [...] des régions plutôt rurales, traditionnelles, où les coutumes anciennes conservent toute leur force, mais où la vie sociale est à la fois ralentie et dispersée. Il y en a d'autres, plutôt urbaines, progressives, individuelles et commerçantes, où la population est plus mobile, la circulation plus intense, la vie collective, à la fois plus concentrée, plus rapide et plus déréglée » (ibid., 492-493).

Il en découle une théorie du suicide qui, comme chez Durkheim, s'appuie sur une théorie de la population.

Genre de vie et suicide

[Retour à la table des matières](#)

Les motifs de suicide, bien sûr, naissent de ces types de rapports car « dans les sociétés, les pensées des hommes, leurs sentiments, leurs manières d'agir varient suivant que les rapports qu'ils ont entre

¹⁴ C'est nous qui soulignons.

eux se multiplient et s'intensifient »(Halbwachs, 1970, 70). Dans *Les causes* toutefois, cette idée n'est pas amplement développée, elle est reprise plus tard dans *Morphologie sociale* qui nous fournit sur ce point de précieux renseignements.

Comme dans la ville la vie collective est plus intense, parce qu'elle est prise dans un réseau de voies où la circulation est elle-même plus intense que nulle par ailleurs, il en résulte un mélange de représentations à la fois matérielles et humaines, mécaniques et spirituelles qu'on retrouve à peu près identiques dans toutes les grandes agglomérations et qui font que les groupements sociaux ont tendance à s'y dissoudre plus qu'ailleurs (en dehors des moments où ils s'isolent pour se renforcer). Par exemple, les centres de l'activité religieuse se multiplient et se diversifient. Apparaît un clergé qui réside sur place et entretient la liaison et les connexions avec toutes les parties de l'univers religieux. Mais en même temps la vie se laïcise et la communauté religieuse opère une sorte de repli sur soi face à des courants d'immigration qu'elle ne contrôle pas. Dans le monde économique, on voit que les diverses professions prennent conscience d'elles-mêmes dès lors qu'elles sont rangées dans certaines parties de l'espace telles que les rues commerçantes ou les rues de métiers. Mais, en même temps, la proximité avec d'autres, plus hautes placées dans l'échelle sociale, leur met sous les yeux l'image hiérarchisée des corps et leur rappelle leur relative indigence.

Ainsi, les occasions sont donc renforcées pour chacun d'éprouver un sentiment collectif plus puissant qu'ailleurs, hé à des masses d'hommes dont on ne perçoit pas les limites.

« L'exaltation collective qu'on observe à intervalles seulement ou localement, cette intensité de la vie sociale qui est l'exception ailleurs, devient en quelque sorte la règle dans le monde des grandes villes. Elles exercent dès lors un pouvoir d'attraction extraordinaire, et leurs habitants s'y attachent de toutes leurs forces » (ibid., 81-82).

Mais aussi, parallèlement, les probabilités sont plus grandes de sentir un sentiment d'isolement extrême. Les revers de fortune, ennuis et déceptions de carrière « se produisent plus fréquemment dans une société plus complexe, où les situations individuelles changent plus

souvent et plus vite, où le rythme de la vie est plus rapide, où il y a plus de risques pour les individus de se trouver désadaptés par rapport à leur milieu » (Halbwachs, 1930, 13). On s'explique mieux rétrospectivement la hausse du taux de suicide en Europe. Dans les sociétés modernes, plus individualistes, les individus sont plus livrés à eux-mêmes et donc plus vulnérables au suicide. jusque-là, le raisonnement d'Halbwachs, en apparence du moins, ne diffère pas de celui de Durkheim qui écrivait déjà dans la *Division du travail social* :

« À mesure que la société s'étend et se concentre, elle enveloppe de moins près l'individu et, par conséquent, peut moins bien contenir les tendances divergentes qui se font jour. Il suffit pour s'en assurer de comparer les grandes villes aux petites. Chez ces dernières, quiconque cherche à s'émanciper des usages reçus se heurte à des résistances qui sont parfois très vives. Toute tentative d'indépendance est un objet de scandale public. Au contraire, dans les grandes cités, l'individu est beaucoup plus affranchi du joug collectif » (Durkheim, 1902, 283-284).

Le genre de vie comme mode de régulation des sociétés modernes

[Retour à la table des matières](#)

Toutefois, là où Durkheim s'alarme en voyant dans la hausse des suicides un affaiblissement des liens sociaux, Halbwachs ne voit qu'un « mal relatif », contrepartie d'une « complication nécessaire qui est la condition d'une vie sociale plus riche et plus intense » (1930, 14). Si, en affirmant que les suicides s'expliquent toujours par des causes sociales, Durkheim a proposé une théorie inattaquable, celle-ci doit être malgré tout rectifiée. Aux yeux de Durkheim, si l'on se tue de plus en plus c'est là l'indice d'une « altération du tempérament moral » qui « nous est ainsi révélée » et « atteste une altération profonde de notre structure sociale » [p. 446]. Entre l'État, « seule collectivité organisée » mais lointaine, et les individus, à ne reste rien [p. 448].

« Pendant la plus grande partie de leur existence, il n'y a rien autour d'eux qui les tire hors d'eux-mêmes et leur impose un frein. Dans ces conditions, il est inévitable qu'ils sombrent dans l'égoïsme ou dans le dérèglement. L'homme ne peut s'attacher à des fins qui lui soient supérieures et se sou-

mettre à une règle, s'il n'aperçoit au-dessus de lui rien dont il soit solidaire. Le libérer de toute pression sociale, c'est l'abandonner à lui-même et le démoraliser [...]. Tandis que l'État s'enfle et s'hypertrophie pour arriver à enserrer assez fortement les individus, mais sans y parvenir, ceux-ci, sans liens entre eux, roulent les uns sur les autres comme autant de molécules liquides, sans rencontrer aucun centre de forces qui les retiennent, les fixe et les organise » [ibid.].

Halbwachs récuse cette idée selon laquelle l'éclatement de la communauté villageoise et de la cellule familiale livre les individus à leurs propres fantasmagories, entraîne une extension des appétits et un déchaînement des désirs qu'aucune discipline ne vient plus diriger et limiter. Il n'est en effet pas du tout sûr que dans le monde moderne l'activité économique ¹⁵ et la vie sociale soient entièrement désordonnées. Il est intimement persuadé qu'existe une sorte de discipline sociale spontanée qui joue un rôle régulateur. La société garde « son rythme propre, par lequel nous sommes entraînés, ses formes conventionnelles, auxquelles nous devons nous plier » même si « la vie sociale moderne est plus compliquée qu'elle ne l'a jamais été » (Halbwachs, 1930, 501). La hausse des suicides n'est que la conséquence de cette plus ou moins grande complexification, et de la discipline qui s'ensuit.

On comprend mieux *a posteriori* la révision opérée de la relation entre religion et suicide par exemple : « La croyance en un monde invisible qui continue le monde terrestre est à la fois la condition et l'expression de la confiance sans borne que la société religieuse a en elle-même », écrivait Halbwachs (*ibid.*, 261). C'est qu'en réalité cette croyance est un produit du genre de vie rural, c'est-à-dire une expression de la façon dont les sociétés anciennes se préservent. Mais du même coup, en même temps qu'Halbwachs achève de réviser la théorie de l'intégration, c'est tout un pan de la théorie de l'anomie qui se trouve invalidé car « la complexification des sociétés urbaines ne se confond pas avec ce que Durkheim appelait l'anomie » (*ibid.*, 497).

¹⁵ Nous revenons plus bas sur les liens entre l'activité économique et le suicide.

Le suicide et la guerre

[Retour à la table des matières](#)

Halbwachs retrouve le résultat établi par Durkheim, selon lequel le taux de suicide diminue pendant les grandes crises politiques et en particulier les guerres. Mais il s'en détache une fois de plus dès qu'il s'agit d'expliquer le phénomène : la variation du taux de suicide est due à la variation de la complexité de la vie sociale qu'occasionne ce traumatisme national. D'après Durkheim,

« les grandes commotions sociales comme les grandes guerres populaires avivent les sentiments collectifs, stimulent l'esprit de parti comme le patriotisme, la foi politique comme la foi nationale et, concentrant les activités vers un même but, déterminent, au moins pour un temps, une intégration plus forte de la société. Ce n'est pas à la crise qu'est due la salutaire influence dont nous venons d'établir l'existence, mais aux luttes dont cette crise est la cause. Comme elles obligent les hommes à se rapprocher pour faire face au danger commun, l'individu pense moins à soi et davantage à la chose commune » [p. 222].

Bref, la guerre avive les sentiments collectifs, si bien que la société mobilise les énergies à son service et tient de la sorte les individus sous sa dépendance, les empêchant de disposer d'eux-mêmes selon leur fantaisie. Halbwachs, fidèle à son habitude, reconnaît que cette explication « n'est pas invraisemblable » et qu'on « doit sans doute lui faire une part » (1930, 325). Toutefois, les événements dictés par les passions politiques « sont les signes extérieurs d'états de pensée et de sentiment que nous ne pouvons saisir directement sous leur forme collective » (p. 338).

Cet argument lui semble particulièrement pertinent quand on envisage en particulier les périodes d'agitation politique. Il est vrai par exemple qu'en France le suicide diminue en février 1899, lors de la mort de Faure, qu'en juin de la même année on enregistre une autre baisse, alors qu'on officialise la cassation du jugement de Dreyfus. On constate même qu'en 1902 le taux de suicide est à son minimum en

même temps que la lutte du ministère Combe contre les congrégations est à son paroxysme. Il reste qu'on ne peut guère savoir « de ces multiples coïncidences, lesquelles résultent du hasard et lesquelles méritent d'être retenues » (ibid).

« Rien n'est plus déconcertant que de constater que tel fait que nous avons à peine remarqué, tel geste, telle parole, telle formule que nous avons à peine retenue, détermine quelquefois dans la masse du peuple, et jusque dans les provinces les plus lointaines, des réactions énergiques et passionnées, et de constater aussi l'inverse » (ibid., 332).

Le cas des guerres permet néanmoins d'avancer dans l'explication. Halbwachs constate que pendant la guerre les suicides diminuent beaucoup. En France, c'est très net sur la période 1916-1917, en Allemagne c'est en 1918 que le taux de suicide atteint son minimum. De plus, on observe le même phénomène de diminution dans les pays neutres, y compris les plus prospères. Or ce que montre indiscutablement l'exemple de la Grande Guerre (et pas les crises parlementaires), c'est que pendant et après un conflit la vie et la structure du groupe national sont transformées. Si la Mobilisation crée des passions unanimes,

« il n'en est pas moins vrai qu'à beaucoup d'égards la vie est simplifiée et ralentie [...]. La guerre multiplie les barrières entre les nations [...]. Non seulement l'activité économique et professionnelle est en partie paralysée, mais les familles, privées d'une partie de leurs membres, témoignent d'une vitalité diminuée. Il se noue moins de rapports d'individus à individus, et les occasions de heurts et de conflits particuliers s'y présentent avec moins de fréquence. Comment les suicides ne diminueraient-ils pas ? » (ibid., 327).

La guerre simplifie la vie sociale, ramenant, si l'on peut dire, coutumes et mœurs d'un genre de vie urbain à un genre de vie semblable à celui des anciennes civilisations. Cela est particulièrement vrai des pays vaincus, dont les ressources sont le plus réduites, et la vie le plus simplifiée : « comme dans une ville assiégée et qui est sur le point de se rendre les rues sont désertes et silencieuses, les défenseurs et les habitants ménagent leurs dernières forces, font le moins de gestes et prononcent le moins de paroles » (ibid., 328). Les individus sont séparés moralement et physiquement, et dans ces conditions les probabili-

tés de heurts et contrariétés individuelles baissent car les occasions de confronter leurs mérites et leurs rangs se font moins nombreuses. Il faut donc se rendre à l'évidence : si en temps de guerre on se suicide moins, c'est parce que cette dernière

« simplifie la structure du corps social, elle réduit extrêmement, comme dirait Spencer, la différenciation de Ses parties. Si les suicides sont moins nombreux, n'est-ce pas, pour une part au moins, parce que, dans un milieu uniforme, il y a moins de heurts et de frottements entre individus, c'est-à-dire moins d'occasions de mécontentement et de désespoir ? » (ibid., 9).

On ne saurait imaginer explication plus « mécaniste ». La théorie de l'intégration telle que l'accepte Halbwachs fait donc dépendre le suicide des occasions de déceptions qu'un contact plus ou moins fréquents avec les autres entraîne, selon le courant des us et les coutumes dans lequel on se trouve entraîné. Et dans un monde en guerre où la vie sociale est simplifiée, ce n'est pas l'énergie collective décuplée qui émane de la société qui protège l'individu. Certes, celle-ci est plus présente à lui, mais ce n'est que parce que le conflit lui donne l'occasion de le « ramener » à elle, comme une mère resserre ses liens avec ses enfants. C'est parce qu'elle adopte un nouveau mode de régulation pour se maintenir en équilibre, et que tout se passe comme si elle ne laissait pas ses membres se tuer parce qu'elle a besoin d'eux dans cette circonstance dramatique.

À ce stade du raisonnement, l'explication d'Halbwachs, et en particulier sa vision du rapport de l'individu à la société reste problématique. Certes il explique le suicide par la plus ou moins grande fréquence des déceptions qu'entraîne le contact avec les autres. Mais, se refusant à lier l'intégration à tout raisonnement qui pourrait ressembler à l'idée durkheimienne d'égoïsme, dans le fond il n'explicite jamais dans quelle relation à la société se trouve impliqué l'individu quand il souhaite quitter la vie. Nulle part il n'aborde le problème du rapport entre conscience individuelle et conscience collective : tout au plus sait-on que le suicidé est déçu. Alors quelle est donc la cause sociale qui, au niveau individuel, alimente cette déception, mise à part l'influence du genre de vie ?

Suicide et aise économique

[Retour à la table des matières](#)

Ce n'est pas non plus du côté d'une éventuelle théorie de l'anomie qu'il faut aller chercher la réponse. Conformément à ce que son refus d'envisager le suicide comme un desserrement pathologique du lien social laissait présager, Halbwachs achève de se séparer de Durkheim quand il envisage le lien entre le suicide et les crises économiques.

L'explication par Durkheim du lien entre suicide et crises est restée célèbre parce qu'elle est au cœur de sa théorie. Dans le chapitre V du *Suicide*, il révèle en effet qu'il faut considérer l'individu comme étant le siège de désirs illimités de toutes sortes, dont le caractère insatiable expose à de graves déconvenues, tant l'écart entre ces fins et les moyens dont on dispose est grand. « Il faut donc avant tout que les passions soient limitées », pour être « mises en harmonie avec les facultés et, par suite, satisfaites » [p. 275], tant il est vrai qu'une « soif inextinguible est un supplice perpétuellement renouvelé » [p. 274]. Ce rôle de régulation des passions, il est bien sûr dévolu à la société, qui ne peut correctement le remplir que si elle s'impose à chacun comme une autorité morale à la fois respectée et crainte. Par suite le lien qui retient l'individu à la vie dépend des règles sociales qui le contiennent et le disciplinent.

« Seulement, quand la société est troublée, que ce soit par une crise douloureuse ou par d'heureuses mais trop soudaines transformations, elle est provisoirement incapable d'exercer cette action ; et voilà d'où viennent ces brusques ascensions de la courbe des suicides » [p. 280].

Précisément, en cas de désastre économique, le déclassement jette les individus dans une situation inférieure à celle qu'ils avaient avant.

« Il faut donc qu'ils abaissent leurs exigences, qu'ils restreignent leurs besoins, qu'ils apprennent à se contenir davantage [...] Leur éducation morale est à refaire. Or, ce n'est pas en un instant que la société peut les plier à

cette vie nouvelle et leur apprendre à exercer sur eux ce surcroît de contention auquel ils ne sont pas accoutumés » [ibid.].

Il en résulte de grandes souffrances, cette vie nouvelle devient bientôt intolérable, et détache les individus de la vie. C'est le même raisonnement qu'on peut appliquer à un accroissement subit de la fortune et de la richesse.

« Telle classe, que la crise a plus spécialement favorisée, n'est plus disposée à la même résignation, et, par contrecoup, le spectacle de sa fortune plus grande éveille autour et au-dessous d'elle toute sorte de convoitises. Ainsi, les appétits, n'étant plus contenus par une opinion désorientée, ne savent plus où sont les bornes devant lesquelles ils doivent s'arrêter [...]. L'état de dérèglement ou d'anomie est donc encore renforcé par ce fait que les passions sont moins disciplinées au moment même où elles auraient besoin d'une plus forte discipline » [p. 281].

La prospérité provoque un déchaînement des passions qui suscite à son tour une agitation, une compétition acharnée pour l'accroissement de la richesse. Qu'un obstacle survienne dans cette course, et la déception n'en sera que plus grande, exposant les exclus à des tendances morbides plus fortes.

La discrétion dont fait preuve Halbwachs quand il aborde ce problème dans son chapitre XII, il faut bien le dire contraste singulièrement avec l'ardeur que Durkheim y met. Pour lui en effet, Durkheim s'est trompé parce qu'il n'a pas su dissocier la crise en tant que telle de la période de dépression qui lui succède. Certes, on peut associer à la crise un krach boursier, le brusque retournement du prix des titres suivi bientôt d'une baisse des prix des marchandises. Or ce retournement de tendance est durable, et c'est là, après coup, qu'on enregistre les ruines et les faillites, quand la mentalité collective se fait morose, toute remplie qu'elle est d'anticipations pessimistes ¹⁶. Si Durkheim

¹⁶ Sans doute faut-il voir dans cette distinction que fait Halbwachs l'influence de Simiand. Pour ce dernier, c'est en effet après le déclenchement de la crise *stricto sensu* que l'activité économique entre dans la phase de dépression dite « phase B » de son cycle. Les ouvriers résistent de toutes leurs forces à une baisse de leurs salaires, refusent d'augmenter leur effort, et les entrepreneurs, confrontés à une baisse drastique de leurs prix, se voient obligés d'utiliser de

n'a pas fait cette différence, c'est qu'il a surestimé l'influence de *l'entrée en crise* sur les suicides.

« Lorsque Durkheim dit qu'en 1850, alors que le cours du blé descend en Prusse au point le plus bas qu'il ait atteint pendant toute la période 1848-1881, les suicides augmentent de 13%, il ne tient pas compte de l'influence retardée de la révolution de 1848, qui abaisse précocement le taux de suicide de 10%, de 1848 à 1849. En réalité, le taux du suicide est plus bas, en 1850, qu'il n'a été en moyenne dans toute la période 1842-1848 » (Halbwachs, 1930, 363-364) ¹⁷.

De même, Durkheim croit voir des crises de prospérité en constatant qu'en Prusse l'accroissement des suicides sur la période 1875-1886 coïncide avec l'unification de l'Allemagne et un essor sans précédent du commerce et de l'industrie. Il oublie qu'en 1869, 1870 et 1871, le taux de suicide descend à un niveau très bas, et ceci jusqu'en 1875. Cette baisse, estime Halbwachs est sûrement due à l'enthousiasme national qui accompagne l'essor politique de l'Allemagne à cette date (!). Encore une fois, la hausse du suicide qui suit est artificiellement gonflée par cette tendance précédente. De crises de prospérité, il ne saurait être question.

En réalité, c'est moins une brusque variation des prix que la cherté de la vie qui crée un état de malaise. À ce titre, le taux de suicide ne reflète pas un brusque dérèglement de la discipline sociale. Son rythme reflète le rythme de la vie économique : à toutes les périodes de baisse des prix correspond un taux moyen de suicide plus élevé, à toutes les années de hausse des prix, un taux moins élevé de suicide. Par ailleurs, les années où le nombre des faillites est maximum sont non seulement marquées par une hausse du taux des suicides, mais ce sont aussi des années où ce taux est maximum par rapport aux années qui suivent ou qui précèdent. En conséquence,

nouvelles combinaisons productives pour comprimer leurs coûts le plus possible.

¹⁷ Le passage auquel Halbwachs fait allusion est le suivant : « En Prusse, en 1850, le cours du blé descend au point le plus bas qu'il ait atteint pendant toute la période 1848-1881 ; il était à 6 marcs 91 les 50 kg ; cependant, à ce moment même, les suicides passent de 1527, où ils étaient en 1849, à 1736, soit une augmentation de 13%, et ils continuent à s'accroître pendant les années 1851, 1852, 1853 quoique le bon marché persiste » (p. 266).

« Ce n'est pas la crise comme telle (passage brusque des hauts prix à des prix plus bas), c'est la période de dépression qui suit la crise, qui détermine une augmentation des morts volontaires [...]. Les dispositions d'esprit des commerçants et des industriels, leurs espoirs, leurs craintes, leurs enthousiasmes et leurs paniques modifient l'atmosphère morale du pays tout entier, comme des nuages ou des éclaircies. Ce n'est pas que la misère des ouvriers qui chôment, les banqueroutes, les faillites et les ruines, soient la cause immédiate de beaucoup de suicides. Mais un sentiment obscur d'oppression pèse sur toutes les âmes, parce qu'il y a moins d'activité générale, que les hommes participent moins à une vie économique qui les dépasse, et que leur attention n'étant plus tournée vers le dehors se porte davantage non seulement sur leur détresse ou leur médiocrité matérielle, mais sur tous les motifs individuels qu'ils peuvent avoir de désirer la mort » (ibid., 374).

Si on résume, à la théorie de l'intégration Halbwachs substitue l'idée selon laquelle le suicide dans la civilisation urbaine en guerre ou en paix est un avatar du mode par lequel la société s'efforce de maintenir son équilibre ¹⁸. La substitution d'un genre de vie urbain à un genre de vie rural est donc à comprendre comme le processus par lequel un mode de régulation sociale succède à un autre. Dans les sociétés urbaines, le genre de vie diminue l'immunité des individus au suicide car la vie qu'ils mènent multiplie les occasions qu'ils ont d'être déçus et de se heurter aux autres. D'égoïsme il n'est pas question.

Le concept d'anomie est lui aussi écarté, d'une part à l'aide du même argument : si l'évolution de la cohorte de ceux qui quittent la vie est la conséquence de la complication de la vie sociale, il est illégitime de parler de dissolution du lien social, et il n'y a pas lieu de s'en inquiéter. La hausse des suicides est le produit de tendances stables, qui n'ont rien de pathologique. D'autre part, si le suicide hausse durant la dépression économique, c'est parce que chacun se trouve détaché de la société, et est porté à concentrer sur sa propre misère ¹⁹. Présentée

¹⁸ On comprend mieux rétrospectivement la convergence entre les taux de suicide mise au jour par la statistique.

¹⁹ En période de crise, les individus sont déconnectés du courant de la vie économique, et toutes sortes de rapports nouveaux naissent entre eux, « auxquels ils ne songeaient pas lorsqu'ils étaient tout occupés à produire et à dépenser.

comme telle, l'explication d'Halbwachs laisse rêveur et ne paraît pas forcément convaincante, tant elle reste obscure ²⁰ - a s'étend peu sur ce problème du genre de vie considéré comme producteur d'une discipline sociale. Il n'y consacre que deux pages de sa conclusion, et qui plus est avant même d'en donner une définition complète ! - et surtout indigente en apparence par rapport à celle de Durkheim.

Une théorie de l'instinct social

[Retour à la table des matières](#)

Il nous semble qu'une fois encore, un détour par les écrits ultérieurs de notre auteur soit nécessaire pour mieux comprendre son raisonnement. En effet, nous pensons qu'on peut reconnaître dans sa théorie du suicide l'ébauche d'une idée qui ne quittera plus Halbwachs et qui sera développée quelques années plus tard : *la société, mue par une sorte « d'instinct de conservation », sait ce qui est bon pour elle et insuffle en toutes circonstances à ses membres un élan vital qui travaille à sa perpétuité.*

Est-ce pour préserver l'héritage de Durkheim ²¹, ou parce que sa pensée n'était pas encore à cette époque pleinement aboutie, qu'Halbwachs ne s'explique guère plus sur ce point dans *Les causes du suicide* ? Ce n'est guère le heu d'en discuter ici. Quoi qu'il en soit, cet axiome tient à notre sens une importance fondamentale dans la compréhension de l'explication du suicide chez Halbwachs.

Ainsi se multiplient les occasions d'ennui, d'humiliation, de déception et de souffrance par le fait des autres » (Halbwachs, 1930, 496).

²⁰ Ph. Besnard va même jusqu'à parler de « platitude » de l'interprétation d'Halbwachs (Besnard, 1987, 154).

²¹ Cette hypothèse n'est pas aberrante tant Halbwachs, après la mort de Durkheim, et tout au long des années trente, se montre toujours très soucieux de ne pas se démarquer ouvertement du « maître » et de ne pas donner l'impression que les sociologues sont divisés (pour plus de renseignements sur cette question, cf. Marcel, 1997, chap. 4).

Ce principe trouve en fait son aboutissement huit ans Plus tard, dans *Morphologie sociale*, où Halbwachs défend la thèse selon laquelle « un groupe n'a de réalité que parce qu'il crée une structure dans laquelle il s'incarne » (Girard, 1970, XII). Il est persuadé que toute société sait, ou au moins « sent », ce qui est bon pour elle. Il existe en effet,

« une routine possible, une imagination, ou une illusion commune au groupe [...] un sens intuitif et profond, un instinct collectif qui équivaut à une sagesse supérieure, sens des conditions d'un équilibre, sens du caractère presque indéfini de la prise que la population, mais elle seule peut avoir sur elle-même » (Halbwachs, 1970, 176).

Plus précisément, pour qu'il puisse se faire une idée de ce qui est nécessaire à sa perpétuation, un groupe doit commencer par se faire la représentation la plus claire possible de lui-même. D'où la relation privilégiée qu'il entretient avec les formes matérielles dans lesquelles il s'incarne : leur relative fixité lui fournit, en plus d'une preuve tangible de son existence, un principe originel de stabilité. En effet, ses membres peuvent alors se le représenter plus clairement et ressentir plus fortement leur communauté d'appartenance. Une fois construites, ces formes spatiales ont leur dynamisme propre, mais elles évoluent très progressivement, si bien qu'alors que les hommes passent et meurent, la société ne s'éteint pas avec eux. Elle dure. Elle conserve une autonomie, une existence propre qui lui permet de continuer à s'imposer aux esprits. Les générations se succèdent, mais les maisons, les rues, les quartiers, les monuments, persistent.

« En d'autres termes, de même qu'un corps vivant est soumis en partie aux conditions de la matière inerte, parce que, par tout un aspect de lui-même, il est une chose matérielle, une société, réalité psychique, ensemble de pensées et tendances collectives [...] a cependant un corps organique, et participe aussi à la nature des choses physiques. C'est pourquoi elle s'enferme, à certains égards, elle se fixe dans des formes, dans des arrangements matériels qu'elle impose aux groupes dont elle est faite » (ibid., 168).

Dans toute activité qu'elle développe, la pensée du groupe prend conscience de son corps et adapte son organisation aux possibilités

qu'elle perçoit, « tout comme la pensée individuelle a besoin de percevoir le corps et l'espace pour se maintenir en équilibre » (ibid, 12-13).

Ainsi, comme les gens des mêmes classes se fréquentent et vont les uns chez les autres, « on peut dire qu'à chacune d'elles correspond une partie de l'espace, qui comprend l'ensemble des locaux qu'ils habitent, ensemble mal défini dans la pensée de leurs membres, mais qui n'en est pas moins une réalité » (ibid., 43). Par exemple le quartier d'une ville règle le mode de regroupement de ses habitants, leur extension, leur resserrement ou leur éparpillement, leurs déplacements dans l'espace, ce qui n'est pas, en retour, sans conséquence sur les goûts, leurs besoins, leurs mœurs. De la même façon l'activité économique, la direction des courants d'échange, l'intensité des affaires, les fluctuations du prix des marchandises peuvent être considérées comme le produit d'autant d'aspirations collectives, lesquelles sont en rapport avec la localisation des marchés, des lieux de production, et l'étendue inégale des différentes classes.

En conséquence, le fait d'habiter à la ville ou à la campagne ne provoque pas chez les individus la même conscience d'appartenance au groupe, du fait des modifications de la disposition dans l'espace des activités sociales. Car, par une sorte de va-et-vient la société prend naissance grâce aux images spatiales stables qui la représentent, et qui sont le produit des préoccupations des hommes, mais en retour les esprits des hommes adoptent ces images qui s'imposent à eux. Si bien qu'on peut considérer que les formes matérielles non seulement reflètent, mais aussi modèlent les préoccupations de chacun, dès lors qu'il agit et pense au titre de membre du groupe. En ce sens la forme matérielle du groupe est à la source de la vie psychologique « première » du collectif des individus qui le composent : ce sont les images spatiales qui vont donner naissance aux états psychologiques collectivement constitués qui motivent les individus, parce qu'elles sont à l'origine des représentations les plus essentielles que le groupe se fait de lui-même, et en particulier des représentations collectives associées aux souvenirs qui vont être stockés dans la mémoire collective.

« Comprendons bien que les formes matérielles de la société agissent sur elle, non point en vertu d'une contrainte physique, comme un corps agirait sur un autre corps, mais par la conscience que nous en prenons, en tant que

membres d'un groupe qui perçoivent son volume, sa structure physique, ses mouvements dans l'espace. Il y a là un genre de pensée ou de perception collective, qu'on pourrait appeler une donnée immédiate de la conscience sociale, qui tranche sur toutes les autres » (ibid., 182-183) ²².

On s'explique mieux après coup le pouvoir d'attraction de la ville et l'afflux de population qu'on y constate, laquelle se sédentarise, et fixe une structure matérielle et collective plus vaste et plus complexe. Les sentiments collectifs que suscite en chacun cette structure urbaine sont plus exaltants. Les représentations spatiales « rapprochent d'autant plus que les groupes ont l'impression de triompher davantage, grâce à leur volume, à leur densité, à leur mobilité interne, des obstacles que l'espace lui-même oppose à la vie collective » (ibid., 81).

Comment expliquer alors plus complètement la hausse des suicides en ville ? C'est qu'au genre de vie urbain, on peut associer aussi des états psychologiques collectifs qui favorisent le suicide. Comme la ville demande beaucoup d'efforts à ses habitants qui doivent changer nombre d'habitudes pour s'y intégrer, « toute cette dépense de forces de leur part et de la sienne serait sans objet si elle n'obtenait pas d'eux qu'ils contribuent maintenant à entretenir ses fonctions le plus longtemps possible, en les encourageant à se conserver eux-mêmes, à défendre leur vie et à la prolonger » (ibid., 127). Tout entière tournée vers sa propre conservation, la société ne peut perdurer dans un type de civilisation urbain que si elle développe chez ses membres une mentalité qui attache plus de prix à l'existence individuelle et à sa prolongation.

Ainsi s'explique le progrès de la limitation des naissances. En effet, ce comportement est à comprendre comme une réaction instinctive face au manque de place qui caractérise la nouvelle structure de population qu'est la ville. C'est manifeste dans le cas des classes supérieures pour lesquelles les villes sont des lieux étroits, « où le nombre de places est limité, alors qu'on se presse aux portes pour y entrer et s'y installer ». Il en résulte un fort « sentiment d'oppression quand le nombre de leurs unités s'accroît trop vite » (ibid., 117). En effet,

²² « Données immédiates de la conscience ». Chacun aura relevé ici l'emprunt fait à Bergson.

quand beaucoup d'enfants naissent, tous ne peuvent pas entrer tout de suite en ménage. Dans une population composée de peu d'enfants au contraire, la formation d'un ménage se heurte à moins d'obstacles parce qu'elle représente un changement moins important. La baisse de la mortalité est aussi à considérer comme le résultat d'une volonté de durer et de se préoccuper de la valeur de l'existence individuelle, que la société impulse à ses membres.

« Autrefois, la société n'hésitait pas à gaspiller ses membres, parce qu'elle ne trouvait point d'obstacle à les remplacer [...]. Le renouvellement des générations était alors bien plus rapide. Aujourd'hui, la société s'intéresse surtout à elle-même, mais, pour cette raison même, elle se désintéresse de moins en moins des individus, ou, du moins, elle a intérêt à ce que les individus se préoccupent de plus en plus d'eux-mêmes, à ce que la valeur de l'existence individuelle soit de plus en plus appréciée » (ibid., 128-129).

La lutte organisée contre la mort résulte de ce que dans la ville, la société fait en sorte que les hommes prennent de plus en plus conscience de leur individualité. Ils ont besoin de sauvegarder la liberté de leurs mouvements et leur faculté de participer en personne à toutes les activités, ce qui les amène à alléger leurs charges et leurs entraves. Alors, pourquoi cette hausse des suicides, si le genre de vie urbain tend au contraire à préserver l'individualité ? C'est que, comme une vie sociale plus compliquée n'est supportable que par des individus susceptibles de ne pas être trop longtemps et trop gravement accablés par les déconvenues que leur réserve l'existence, la société tolère d'autant moins la présence de ceux qui développent des sentiments susceptibles d'altérer son fonctionnement. En conséquence elle ne fait rien pour les retenir à la vie, bien au contraire !

On s'explique mieux cette phrase énigmatique des *Causes du suicide*, où Halbwachs lance sans beaucoup plus d'explications à propos de la discipline spontanée qu'exige de ses membres la civilisation moderne : « Il n'en est pas qui élimine plus impitoyablement les originalités dont elle ne s'accommode pas, qui réglemente plus tyranniquement les gestes, les manières de penser et de sentir des hommes, qui émousse et coule davantage dans un même moule leurs passions » (1930, 501).

La société essaie d'exercer son influence sur le nombre de ses morts. Mais ce n'est pas, comme le dit Durkheim, en essayant de se les attacher à tout prix, en leur fournissant des buts à atteindre et en modérant leurs appétits. C'est en préservant ceux qui l'aident à conserver son intégrité, et en éliminant impitoyablement les autres. Chez Halbwachs *le groupe est comme mû par une instinct de conservation si fort qu'il peut pousser à tuer.*

« Toutes les fonctions de la société s'orientent vers la vie et vers eue seule. Le groupe ne meurt pas ; ce sont ses membres, les individus qui, de temps en temps, s'éliminent, et, pourvu qu'ils soient remplacés, il n'y a pas à s'en soucier. On peut appliquer à la société ce qu'on a toujours pensé des dieux, savoir qu'ils diffèrent principalement des hommes en ce que la mort ne les atteint pas » (Halbwachs, 1970, 121).

Certes, l'opinion publique réproouve certains suicides ²³. Mais c'est parce que d'une part la société ignore de qui celui qui s'est tué a pris conseil, dans quelle partie d'elle-même il a trouvé les ressources pour se donner la mort, si bien qu'elle ne saurait revendiquer ces suicides comme étant son oeuvre propre, et que d'autre part elle ne peut avouer sans se contredire, un acte qui risquerait d'amoindrir le culte nécessaire qu'elle demande à ses membres de vouer à l'individu. Il est donc naturel qu'elle continue de le blâmer :

« elle ne veut pas qu'on puisse dire qu'elle est intervenue dans le suicide. Si elle l'a conseillé et suggéré, l'acte une fois accompli, loin de le revendiquer comme une manifestation de sa volonté, comme un résultat de ses suggestions, elle ne le reconnaît pas, elle le répudie » (Halbwachs, 1930, 475).

La mort du suicidé, c'est comme

« un enfant naturel, il a tous les attributs d'un bâtard, puisqu'on ne sait à quel moment il a été conçu. Aucun de ceux qui pourraient être son père n'est disposé à le reconnaître. Il est naturel que la société le traite comme un produit illégitime, un produit du hasard, né dans des conditions trop obscures pour qu'on n'en rejette pas toute la faute sur celui qui l'a mis au jour, c'est-à-dire sur le suicidé » (ibid., 478).

²³ Nous évoquerons plus loin le problème du suicide altruiste.

La société a ses zones d'ombre qu'elle prend soin de cacher : « les vaincus de la vie forment ainsi une longue cohorte de captifs que la société traîne derrière son char » (ibid., 461). Quelles que soient les circonstances qui amènent un individu à se tuer, son suicide est toujours le résultat de l'influence active du groupe.

3. LES PREMIERS JALONS D'UNE PSYCHOLOGIE COLLECTIVE

[Retour à la table des matières](#)

Au bout du compte, c'est toute la théorie de Durkheim qui est à revoir, car si les suicides s'expliquent toujours par des causes sociales,

« celles-ci se présentent tantôt comme des forces collectives proprement dites, telles que les coutumes familiales et religieuses ou les grands courants politiques et nationaux, et tantôt sous la forme de motifs individuels, plus ou moins nombreux et répartis de façon différente suivant que la société est plus ou moins complexe » (ibid., 13).

Il en résulte que l'examen des motifs individuels de suicide ne doit pas être négligé car à chaque fois ils peuvent être compris comme un aspect et un effet de la structure et du genre de vie du groupe. Et quand Durkheim ne voyait dans les motifs et circonstances individuelles du suicide que des scories inutilisables pour le sociologue parce que trop encombrées de prénotions, Halbwachs voit de dignes objets d'étude :

« La thèse de Durkheim serait vraisemblable s'il n'existait aucun rapport entre l'action de tels motifs et celle qui résulte de l'ébranlement des sentiments collectifs. Mais il n'en est rien. Lorsqu'on passe en revue les divers motifs particuliers du suicide, on s'aperçoit que, si les hommes se tuent, c'est toujours à la suite d'un événement ou sous l'influence d'un état survenu soit au-dehors, soit au-dedans (dans leur corps ou dans leur esprit), qui les détache ou les exclut du milieu social, et leur impose le sentiment insupportable de leur solitude » (ibid., 12).

Dans cette optique, le concept de genre de vie peut être compris comme un moyen de faire le lien entre l'analyse des courants collectifs, et l'étude des circonstances individuelles du suicide. Dès lors la présence à la fin du livre des chapitres consacrés à l'aspect individuel du suicide (du chapitre XIV à la fin), s'explique mieux ²⁴. Halbwachs y opère une rupture épistémologique radicale avec Durkheim. En soutenant que les états de la conscience individuelle non seulement trouvent leur origine dans des courants de sentiments collectifs, mais aussi en sont le fidèle reflet, il pose les bases d'une psychologie collective qui essaie de montrer comment l'homme vit phénoménologiquement son appartenance à la société. De ce point de vue le suicide constitue un cas d'école, le prélude à un nouveau regard sociologique.

La dimension sociale du suicide psychopathique

[Retour à la table des matières](#)

Contre Durkheim et Dumas, Halbwachs affirme qu'il n'y a pas de différence de nature entre les suicides qui résultent de troubles mentaux, et les autres. Tous sont le fruit de causes sociales : « Nous ne croyons pas que, s'ils étaient différents de nature et essentiellement, on leur donnerait le même nom et que la société réagirait de la même manière en présence des uns et des autres » (ibid, 407).

Le trouble organique qui affecte celui qui désire la mort au moment où il commet l'irréparable est toujours le résultat d'une douleur morale ou d'une douleur physique, ou des deux à la fois. Mais dans tous les cas cette affection est accompagnée d'un état psychique qui s'apparente à celui que l'on constate lors des névroses d'angoisse, de la dépression, etc. Ainsi il est très difficile de dire qu'il existe une différence tranchée entre la constitution organique d'un suicidé psychopathe et d'un suicidé dit normal. Mais dans tous les cas ce trouble des

²⁴ Notons qu'Halbwachs adopte ici un plan qui est en quelque sorte le contraire de celui que choisit Durkheim dans son ouvrage, où ce dernier commence par réfuter toutes les explications du suicide qui s'appuient sur l'idée d'une pathologie individuelle.

fonctions nerveuses et cérébrales se ramène au rapport que l'individu entretient avec le groupe.

Un homme ruiné, une fille mère abandonnée, un joueur qui ne peut payer ses dettes de jeu peuvent être amenés à se suicider en développant un trouble organico-psychique hé au chagrin. Mais ce trouble ne devient morbide que parce que ces suicidés ont en commun d'être des déclassés. Or être déclassé

« c'est passer d'un groupe qu'on connaît, qui vous estime, dans un autre qu'on ignore et à l'appréciation duquel on n'a aucune raison de tenir. Ceux qui vous entouraient autrefois, avec qui vous aviez tant d'idées communes, tant de préjugés en communs, dont tant d'affinités vous rapprochaient parce que vous vous retrouviez en eux comme eux en vous, s'éloignent soudain. Vous disparaîsez de leur mémoire. Ceux au milieu desquels vous vous retrouvez ne comprennent pas votre dépaysement, ni votre nostalgie et vos regrets. Détaché d'un groupe par un ébranlement soudain, vous êtes incapable, ou, du moins, vous vous croyez incapable de retrouver jamais dans un autre quelque appui, ni rien qui remplace ce que vous avez perdu. *Mais lorsqu'on meurt ainsi à la société, on perd le plus souvent la principale raison qu'on a de vivre* » (ibid., 417) ²⁵.

Inversement, une douleur physique initiale, ou un dérangement mental poussent au suicide à partir du moment où la communication avec les autres est coupée. Au départ, l'individu « dans l'intervalle de ses souffrances, et même au moment où elles l'accablent » reste membre « d'une société dont la présence invisible le soutient et l'encourage ». Mais quand cette douleur dépasse certaines limites, quand le malade « n'a plus d'espoir qu'elle cède, sa pensée se retire du monde, se détourne des autres et se concentre sur lui-même. Alors il est et se sent seul » (ibid, 420). Quant au malade mental, au déprimé, à est susceptible de se construire des interprétations extravagantes, liées au fait qu'étant un inadapté, il se doit de réadapter le monde à son point de vue. Mais il risque alors de devenir inaccessible au raisonnement, il aurait besoin de se décharger sur les autres de ses terribles secrets, mais les autres ne peuvent comprendre ce qui est clair pour lui. Dans ce cas rien ne compte plus que son angoisse, et il est coupé du reste du monde, ce qui le pousse au suicide. On s'explique mieux pourquoi

²⁵ C'est nous qui soulignons.

dans les établissements spécialisés les malades se recherchent et forment de petites sociétés sur la base d'une compréhension mutuelle de leurs maux : à partir du moment où sa maladie est reconnue, le patient « se remet, corps et âme, entre les mains de la société, parce que c'est d'elle qu'il attend à la fois des secours et des explications » (ibid., 422).

Derrière les motifs individuels, il y a toujours des motifs sociaux qui font obstacle à l'intégration. Durkheim refusait de voir en ceux-là les vraies causes du suicide considéré comme fait social, parce qu'à ses yeux ils sont trop hétérogènes, les événements et les circonstances sont trop individuels pour qu'on puisse déterminer un fait qui se reproduise avec constance. Halbwachs prend le contre-pied de ce point de vue. A ses yeux, si tout suicide relève théoriquement de la psychopathologie, inversement il n'est guère de suicide qui ne relève pas de la sociologie.

« N'est-il pas possible de découvrir sous leur diversité des forces de nature semblable, et, traduisant ces faits individuels en termes sociaux, de signaler en eux autant d'obstacles à l'intégration de l'individu dans la société ? N'est-il pas possible, en même temps, de montrer qu'à cet égard l'autre catégorie de motifs qu'on en distingue, savoir les facteurs morbides mentaux, jouent exactement le même rôle et tendent à agir dans le même sens ? » (ibid., 416).

Bref, il y a toujours un cadre social à la naissance des états psychologiques pathologiques. Cela suppose qu'il n'y a pas d'irréductibilité entre conscience individuelle et conscience collective, mais un rapport d'immanence. La preuve en est que si la société réagit de la même manière en présence des suicides dits pathologiques et des suicides normaux, c'est parce que leur nature n'est pas différente. Durkheim, rappelle Halbwachs, se représente la société comme de grandes et puissantes personnalités surnaturelles qui répandent sur les hommes leurs bienfaits ou s'en détournent en les abandonnant à eux-mêmes. Les circonstances individuelles et exceptionnelles se produisent en vertu de lois du hasard et s'opposent aux forces collectives comme la contingence s'oppose à la nécessité.

« Mais cette séparation est sans doute trop tranchée. Est-il exact que la façon dont se distribuent entre les groupes les diverses particularités organiques ne dépende en rien de la vie sociale ? » (ibid., 511).

On comprend mieux en quoi ce que ressentent les individus n'est qu'un prolongement de ce que la société décide pour oeuvrer à sa conservation. Et si on peut démontrer ce principe d'immanence entre conscience individuelle et conscience collective à propos des suicides dits pathologiques, *a fortiori* peut-on élargir la perspective au cas des suicides dits « normaux » ²⁶.

Une nouvelle théorie du suicide

[Retour à la table des matières](#)

Halbwachs va en effet plus loin dans l'élaboration de sa psychologie collective en montrant que non seulement l'acte de se donner la mort s'accompagne d'états psychiques dont la cause est sociale, mais aussi que la volonté de se tuer et les sentiments qui fortifient cette volonté ont un cadre social.

C'est ainsi que celui qui se suicide suite à un sentiment d'exaspération lance un message à l'attention des autres. Par exemple, l'enfant qui décide de se tuer à la suite d'une réprimande qu'il juge excessive,

« médite maintenant un acte qui soulignera aux yeux de ses parents *ou* de ses maîtres la noirceur de leur injustice, et sa propre sensibilité ou son ressentiment. Il imagine [...] leurs regrets, [...] leur douleur aussi qui sera comme un châtiment. L'enfant, en apparence, est seul à décider ou à préméditer son acte. Pourtant, à en appelle secrètement de ses parents injustes à ses parents mieux éclairés » (ibid., 468).

Il imagine la douleur des autres qui est alors comme un châtiment. Certes, le groupe ne voulait pas cette mort, mais « il fait donc qu'il soit

²⁶ Pour plus de renseignements sur la façon dont Halbwachs se positionne face à la conception des pathologies suicidogènes que se font les psychiatres à l'époque, voir Mucchielli et Renneville (1998).

averti par les conséquences qu'aura l'offense ou le traitement injuste, de toute cette méchanceté inconsciente qu'il y avait mise » (ibid., 465). C'est la volonté de se venger qui motive ici le suicidé. Toutefois, c'est sûrement quand il évoque le cas de celui qui se suicide par découragement, lassitude et désillusion qu'Halbwachs atteint les sommets de son art. Le désespéré sent lui aussi le poids de son isolement, et encore une fois c'est dans la société qu'il aperçoit les images de son propre destin. Car pour sentir ce fardeau,

« il faut être resté capable de réfléchir, c'est-à-dire de se représenter dans quel rapport on trouve avec le reste du monde. En effet, le désespéré réfléchit, il interroge silencieusement les êtres et les choses qui l'entourent, il reçoit des réponses négatives et décourageantes qui ne sont que l'écho de sa tristesse, et il les interprète comme un encouragement à quitter la vie [...]. C'est que la société a ses côtés d'ombre aussi bien que de lumière, et qu'à un homme désespéré, elle ne montre que les images les plus sombres d'elle-même » (ibid., 470) ²⁷.

L'énergie que puise celui qui veut mourir pour se tuer, il la trouve dans la société, qui, « en face de détresses qu'elle se sent impuissante à réduire », ne sait « quel parti prendre [...] sinon localiser le mal, détourner sa vie d'un spectacle qui affaiblirait en elle l'élan vital, tenir à l'écart ceux qui ne peuvent être pour elle qu'une cause de tristesse inutile » (ibid., 472). Certes la volonté anticipe, prévoit. Mais si l'homme arrive à prévoir, c'est parce qu'il y a en lui un spectateur, une conscience qui est celle du groupe et qui installe en nous ses principes d'action. Celui qui se dit qu'il veut quitter la vie traduit en termes individuels : « Je me tue, parce que les autres sont d'avis qu'un homme, dans la situation où je me trouve, n'a plus qu'à mourir » (ibid., 474). Le rapport distant qu'un homme entretient avec les milieux qu'il fréquente donne un cadre à des perceptions du monde, et partant des sentiments et enfin une volonté ²⁸ d'en finir qui conduisent au suicide. Même si le désespéré se retire de la société quelques temps avant de s'ôter la vie,

²⁷ On retrouve cette idée d'instinct social que nous évoquions plus haut.

²⁸ « Une volonté qui prend son point d'appui sur un monde collectif, même imaginaire, n'est pas purement individuelle », précise Halbwachs (ibid., 469).

« il conserve cependant sa nature d'être social, il retourne dans son esprit des pensées qui lui viennent du groupe, et sa volonté reste ce qu'elle était. C'est dans la société qu'il a appris à vouloir, et, même lorsqu'il en est retranché moralement, et qu'il croit ne plus participer à la vie, il suit encore en partie son impulsion. D'un être qui réfléchit avant d'agir, on peut dire qu'il se retourne un moment vers le milieu humain dont il a fait partie jusque-là, et qu'il lui faut penser avec les autres et se décider avec eux, avant d'accomplir tout seul l'acte qu'ils auront choisi pour lui. Dans nos sociétés individualistes nous oublions trop souvent tout ce qu'il entre de contenu collectif dans une activité réfléchie et délibérée » (ibid., 457).

Celui qui est tourmenté, à qui la vie semble un fardeau trop lourd, traverse au moins par la pensée, une partie de ces milieux. Même isolé il entretient une sorte de dialogue solitaire avec ses groupes d'appartenance. Et « quand bien même, en effet, il ne les interrogerait pas à nouveau, il lui suffit, pour qu'il sache ce qu'on y pense, de se souvenir ²⁹, et l'écho de bien des conversations anciennes lui parviendra » (ibid., 478).

Une nouvelle définition du suicide

[Retour à la table des matières](#)

Dans le cours qu'il donne en Sorbonne en 1938 ³⁰, Halbwachs livre une théorie achevée de ce qu'il ébauche ici. Il y montre qu'on peut étudier au niveau de chacun toutes sortes de faits de psychologie qui manifestent son appartenance au groupe. Ainsi nos « fonctions supérieures » (faculté de juger, entendement, etc.) sont subordonnées à notre mémoire, qui n'est elle-même que le croisement de la mémoire de plusieurs groupes. Et nos « fonctions inférieures » (perceptions, expression des émotions, volonté) qui dépendent de ces fonctions supérieures, ont par conséquent le même cadre social. En outre cette psy-

²⁹ On notera qu'ici Halbwachs nous démontre que les motifs de suicide sont une affaire de mémoire. Cela préfigure bien nous semble-t-il cette idée développée dans *La mémoire collective*, selon laquelle tout bien social renvoie à la mémoire du groupe.

³⁰ *La psychologie collective*.

chologie collective achève d'invalider la théorie durkheimienne de l'anomie, « distinction psychologique entre deux espèces de suicide » qui « est peut-être fondée » (ibid, 312), mais en réalité inutile aux yeux d'Halbwachs, si on y regarde de plus près.

Car expliquer, comme le fait Durkheim, le rapport de l'individu au groupe en le ramenant aux deux concepts de régulation et d'intégration, c'est rendre inutile tout examen détaillé de la façon dont l'individu vit son appartenance à la société - on peut tendanciellement associer l'anomie à un état de colère, et l'égoïsme à un état de désespoir, écrit Durkheim (chap. VI du *Suicide*) - et c'est donc s'interdire une véritable compréhension de ce qu'est le suicide. Mais c'est surtout suspendre l'explication du suicide à une théorie abstraite de la nature humaine qui pose une différence essentielle entre les lois de la conscience individuelle et celle de la conscience collective. Bref, c'est remettre en cause cette idée qu'il y a compénétration des consciences particulières et de la conscience de groupe, c'est donc passer à côté de la vraie nature sociale de l'homme ³¹. Durkheim serait ainsi trop psychologue et pas assez sociologue !

« Nous irions donc, en réalité, plus loin que Durkheim dans la voie où il s'est engagé, puisque nous expliquerions par des causes sociales non seulement les grandes forces qui détournent du suicide, mais encore les événements particuliers qui n'en sont pas les prétextes, mais les motifs » (ibid., 513).

En conséquence, c'est même la façon de définir le suicide qu'il faut revoir. Dans la définition qu'il adopte ³², il semble en effet indifférent à Durkheim de savoir si la mort a été acceptée comme condition nécessaire. Ainsi il qualifie d'altruiste le suicide de l'individu trop intégré, qui a lieu quand « le moi ne s'appartient pas, où il se confond avec autre chose que lui-même, où le pôle de sa conduite est situé en

³¹ Ph. Besnard, à propos de l'anomie, voit chez Halbwachs un mélange de « réfutation » et de « silence » (1987, 154). Nous optons plutôt pour la réfutation, même si on peut effectivement prendre pour du « silence », le peu de lignes qu'Halbwachs consacre à discuter explicitement cette théorie.

³² « On appelle suicide tout cas de mort qui résulte directement ou indirectement d'un acte positif ou négatif, accompli par la victime elle-même et qu'elle savait devoir produire ce résultat », écrit Durkheim [p. 5].

dehors de lui, à savoir dans un des groupes dont il fait partie » [p. 238]. Ce suicide se caractérise par le fait qu'il est accompli comme un devoir. C'est le suicide du samouraï qui s'ouvre le ventre parce qu'il a échoué et perdu son honneur.

Or, remarque Halbwachs, l'opinion pourtant n'appelle pas suicide l'acte d'un martyr chrétien qui va renverser des idoles en sachant qu'il sera puni de mort. Il paraît plus approprié de nommer ce cas de mort un sacrifice : le suicide est mort volontaire, le sacrifice est le produit d'une décision du groupe. Les croyances en vertu desquelles on sacrifie une victime sont aussi les siennes. Elle les a adoptées de tout temps et s'y est engagée, s'y conforme. Et si le sort avait désigné quelqu'un d'autre, elle applaudirait à ce sacrifice. Il en résulte que les victimes sacrifiées sont toujours consentantes dans une certaine mesure. Le sacrifice traduit une démarche de la société qui approuve cette mort. La meilleure preuve c'est que souvent il s'accompagne d'un rituel, qui n'est rien d'autre que la forme sensible que prend la volonté collective pour parvenir à ses fins. « La société revendique le sacrifice comme son œuvre propre, où elle s'est mise tout entière, parce qu'elle l'a voulu, en effet, d'une volonté unanime » (Halbwachs, 1930, 477). Dans le cas du suicide, on l'a vu, elle se dégage de toute responsabilité.

Pour définir le suicide, le sociologue peut reprendre à son compte la définition de Durkheim, à laquelle il faut rajouter : « et qui n'est pas un sacrifice ». En faisant cette omission, on peut dire que dans son étude le fondateur de *L'Année sociologique* n'a pas été assez sociologue, et que son observation a été biaisée par des préjugés qui l'ont empêché de mesurer à quel point la société intervient dans la mort de ses membres, et à quel point les jugements que porte l'opinion, loin d'être des prénotions, expriment explicitement la volonté de la société :

« Nous croyons qu'une définition sociologique doit tenir compte principalement de l'attitude de la société, et des jugements différents qu'elle porte sur des actes extérieurement semblables. Du moment qu'elle se déclare l'inspiratrice et l'auteur responsable de ceux-ci, et qu'elle considère les autres, alors même qu'elle les a peut-être suggérés, conseillés, approuvés, comme des actes purement individuels, ils entrent dans deux catégories différentes » (ibid., 480).

4. CONCLUSION

[Retour à la table des matières](#)

Publié cinq ans après *Les cadres sociaux de la mémoire*, et huit ans avant *Morphologie sociale*, *Les causes du suicide* nous apparaît comme un livre qui marque une étape essentielle dans la maturation intellectuelle de Halbwachs. Il commence. à y construire une « psychologie collective » qui s'efforce de montrer comment le sociologue peut suivre pas à pas la façon dont l'individu vit son appartenance au groupe. C'est pourquoi l'ouvrage ne saurait être considéré comme une simple remise à jour des résultats de Durkheim.

C'est bel et bien un « parricide » que commet là Halbwachs, en refusant de poser comme son prédécesseur une différence de nature entre les lois et les représentations qui régissent la conscience collective, et leur expression dans les consciences individuelles. Chez Halbwachs, les membres du groupe agissent en fonction de représentations et d'états psychologiques qui ont un cadre social, et qui par conséquent sont les fidèles témoins des rapports que chacun entretient avec ses milieux d'appartenance. La rupture épistémologique qu'il opère avec Durkheim le conduit à proposer dans ce livre un nouveau programme de recherche pour les sciences sociales. Et de ce point de vue le choix du suicide n'est sûrement pas innocent.

Si le livre semble ne pas avoir été reconnu comme un ouvrage majeur, digne de figurer en bonne place parmi les contributions originales d'Halbwachs (à l'égal de *La mémoire collective* par exemple) cela tient sans doute à la singulière construction du raisonnement, à des silences aux endroits où on pourrait attendre de plus amples explications, et inversement à des phrases délétoires glissées à des moments moins forts de la démonstration. Cette difficulté dans la lecture reflète selon nous celle de la tâche à laquelle s'attelle alors Halbwachs, dont la pensée se situe désormais « au point de jonction d'une pensée intuitive, et d'une soumission à l'ordonnance des faits sociaux » (Girard,

1970, V). Dans l'explication du suicide, le concept de genre de vie est destiné à assurer la jonction entre une « macrosociologie » qui s'efforce de montrer à l'aide de la statistique les grands courants de la vie sociale, et une « microsociologie » rationaliste, qui décrit comment l'homme vit phénoménologiquement son appartenance à une société³³. C'est pourquoi il nous semble que ce livre sur *Les causes du suicide* peut être considéré comme une rupture officiellement consommée entre Halbwachs et le durkheimisme orthodoxe.

RÉFÉRENCES

[Retour à la table des matières](#)

Besnard Ph., 1987, *L'anomie*, Paris, PUF.

Bloch M., 1931, Un symptôme social : le suicide, *Annales HES*, 3, 590-594. [Repr. in Marc Bloch, *Histoire et historiens*, Paris, Colin, 1995, 200-203.]

Durkheim Émile, 1902 [1893], *De la division du travail social*. Paris, Alcan.

Friedmann Georges, 1955, Préface in M. Halbwachs (1955).

Girard A., 1970, Présentation in M. Halbwachs (1970).

Halbwachs Maurice

- 1925, *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris, Alcan.
- 1930, *Les causes du suicide*. Paris, Alcan.
- 1942, *La psychologie collective*. Paris, Centre de documentation universitaire.
- 1950 [1949], *La mémoire collective*. Paris, PUF.

³³ Sur ce point, nous suivons Mucchielli et Renneville (1998, 30) quand ils écrivent : « il faut à notre sens voir dans *Les causes du suicide* l'esquisse d'une compréhension à la fois sociologique et phénoménologique du suicide ».

- 1955, *Esquisse d'une psychologie des classes sociales*. Paris, Rivière.
- 1970 [1938], *Morphologie sociale*. Paris, Colin.

Marcel Jean-Christophe, 1997, *Les avatars de l'héritage durkheimien, une histoire de la sociologie en France (1920-1958)*. Université de Paris I, thèse de doctorat.

Mauss Marcel, 1930, Avant-propos in M. Halbwachs (1930), VII-VIII. [Repr. in Marcel Mauss, *Oeuvres*. Paris, Minuit, 1969, 3, 455.]

Mucchielli Laurent, Renneville M., 1998, "Les causes du suicide : pathologie individuelle ou sociale ? Durkheim, Halbwachs et les psychiatres de leur temps, 1830-1930". *Déviance et société*, 22, 3-36.